

SARD. Nos remparts, malgré notre petit nombre, peuvent encore tenir contre les forces actuelles de l'ennemi, si la trahison ne s'en mêle; mais en rase campagne...

MYRR. Je pensais que l'intention de Salémène était de ne pas risquer une sortie avant d'avoir reçu les renforts qu'il attendait.

SARD. C'est moi qui lui ai fait abandonner cette détermination.

MYRR. Eh bien! c'est la faute d'un homme de cœur.

SARD. C'est une faute funeste. O mon frère! je donnerais ces royaumes, dont tu étais le plus bel ornement; je donnerais mon épée et mon bouclier, seule gloire qui me reste, pour te rappeler à la vie. Mais je ne te pleurerai pas: tu seras honoré comme tu as désiré l'être. Ce qui m'afflige le plus, c'est que tu aies quitté la vie avec la pensée que je pouvais survivre à l'antique royauté de notre race, pour laquelle tu es mort. Si je parviens à la reconquérir, je te donnerai, pour apaiser ton ombre, le sang de milliers d'hommes, les larmes de millions de rebelles (celles de tous les gens de bien t'appartiennent déjà). Sinon, bientôt nous nous rejoindrons, si le souffle qui est en nous vit par delà la tombe. — Tu lis dans mon âme maintenant, et tu me rends justice. Que je serre pour la dernière fois cette main encore chaude! que je presse ce cœur qui a cessé de battre contre celui qui palpita si douloureusement! (*Il embrasse le corps de Salémène*). Maintenant, qu'on emporte le corps!

UN SOLDAT. Où?

SARD. Dans mon propre appartement. Placez-le sous mon dais, comme si c'était le corps du roi. Cela fait, nous aviserons aux honneurs qu'il faut rendre à de telles dépouilles.

Des soldats emportent le corps de Salémène. — PANIA entre.

SARD. Eh bien, Pania, as-tu placé les sentinelles et donné les ordres convenus?

PAN. Sire, j'ai obéi.

SARD. Les soldats conservent-ils leur courage?

PAN. Sire...

SARD. Tu m'as répondu... Quand un roi demande deux

fois la même chose, et qu'on répond à sa question par une autre, c'est un funeste augure. Quoi donc! sont-ils découragés?

PAN. La mort de Salémène, et les cris de victoire des rebelles en le voyant tomber, ont excité en eux...

SARD. Non du découragement, mais de la rage: — c'est là, du moins, ce qui aurait dû arriver. Mais nous trouverons moyen de ranimer leur énergie.

PAN. Une telle perte est bien faite pour mettre la victoire même en deuil.

SARD. Hélas! qui le sent plus vivement que moi? Cependant, ces murs où nous sommes assiégés peuvent opposer quelque résistance, et les renforts que nous attendons, se fraieront un chemin à travers l'armée ennemie, pour faire de nouveau de la demeure de leur souverain ce qu'elle était, — un palais, non une prison ou une forteresse.

Un officier entre précipitamment.

SARD. Ton visage annonce de tristes nouvelles... — Parle.

L'OFF. Je n'ose pas.

SARD. Tu n'oses pas, quand des millions de nos sujets osent se révolter les armes à la main!... Voilà qui est étrange. Je t'en prie, romps ce silence de la fidélité qui craint d'affliger son souverain... Je puis en supporter plus que tu n'as à en dire.

PAN. Tu entends? poursuis.

L'OFF. La partie du rempart qui borde le fleuve vient d'être renversée par une inondation soudaine de l'Euphrate qui, gonflé par les pluies tombées dernièrement dans les hautes montagnes où il prend sa source, a franchi ses rives et détruit cette muraille.

PAN. C'est un funeste augure! Depuis des siècles, il existe une prédiction qui annonce que « jamais la ville ne tombera sous les efforts de l'homme, à moins que le fleuve ne se déclare son ennemi. »

SARD. Je puis pardonner l'augure, mais non le ravage. Quelle quantité de murailles a été emportée?

L'OFF. Environ vingt stades.

SARD. Et tout cet espace est laissé accessible aux assiégeants ?

L'OFF. Pour l'instant, le courroux du fleuve rend toute attaque impossible ; mais du moment où il rentrera dans son lit, et où les barques pourront le traverser, le palais est au pouvoir des rebelles.

SARD. C'est ce qui n'arrivera jamais. En dépit des hommes, des dieux, des éléments et des augures, tous ligués contre un homme qui ne les a pas provoqués, la demeure de mes pères ne sera point une caverne pour que les loups y viennent hurler.

PAN. Avec votre permission, je vais me rendre sur les lieux, et prendre les mesures nécessaires pour fortifier l'espace laissé sans défense, aussi bien que le temps et nos moyens le permettent.

SARD. Cours-y sur-le-champ, et rapporte-moi aussi promptement qu'une investigation approfondie le comporte, le véritable état des choses, par suite de cette irruption des eaux.
(*Pania et l'Officier sortent.*)

MYRR. Ainsi voilà les flots eux-mêmes qui s'arment contre vous !

SARD. Jeune fille, ils ne sont point mes sujets, et il faut leur pardonner, puisque je ne puis les punir.

MYRR. Je me réjouis de voir que cet augure ne vous a point abattu.

SARD. Les augures ne peuvent plus rien sur moi : ils ne peuvent rien me dire que je ne me sois déjà dit moi-même depuis minuit : le désespoir anticipe sur tout ce qui peut survenir.

MYRR. Le désespoir !

SARD. Non, ce n'est pas tout à fait le mot ; quand nous savons tout ce qui peut arriver, et que nous y sommes préparés, notre résolution, si elle est ferme, mérite un nom plus noble que celui de désespoir. Mais que nous importent les mots ? bientôt nous en aurons fini avec eux et avec toute chose.

MYRR. Hormis un dernier acte, le plus important pour

tous les mortels, celui qui couronne tout ce qui fut, tout ce qui est, — tout ce qui sera ; — la seule chose commune à tous les hommes, quelles que soient les différences de naissance, de langue, de sexe, de natures, de couleurs, de traits, de climats, de temps, de sentiments, d'intelligence ; — point de réunion universelle auquel nous tendons, pour lequel nous sommes nés, et vers lequel nous marchons dans ce labyrinthe mystérieux qu'on nomme la vie.

SARD. Le fil de notre existence tirant à sa fin, livrons-nous à la joie. Ceux qui n'ont plus rien à craindre peuvent sourire à ce qui naguère causait leur effroi, comme des enfants qui découvrent le secret d'un frivole épouvantail.

PANIA rentre.

PAN. Sire, les choses sont comme on vous l'a rapporté : j'ai doublé le poste qui doit veiller près de la brèche pratiquée par les eaux, en diminuant le nombre de ceux qui sont préposés à la défense de la partie des remparts la mieux fortifiée.

SARD. Tu as rempli fidèlement ton devoir, et comme je l'attendais de toi, mon digne Pania ! Le moment approche où les liens qui nous unissaient n'existeront plus. Prends cette clef (*il lui donne une clef*) ; elle ouvre une porte secrète derrière ma couche royale, où est déposé maintenant le plus noble fardeau qu'elle ait jamais porté, quoiqu'une longue suite de souverains se soient étendus sur l'or qui la compose ; — et en effet, elle porte celui qui naguère était Salémène. Cherche le lieu caché où ce passage te conduira, il renferme un trésor³ ; prends-le pour toi et tes compagnons. Quel que soit votre nombre, il y en a autant que vous pourrez en porter. Je veux aussi que les esclaves soient affranchis, et que tous les habitants du palais, de l'un et de l'autre sexe, le quittent dans une heure. Mettez à flot les barques royales, naguère destinées au plaisir, et qui doivent maintenant servir à votre sûreté. Le fleuve est large et grossi encore par la crue des eaux ; plus puissant qu'un roi, il n'a rien à craindre des assiégeants. Fuyez et soyez heureux !

PAN. Oui, sous votre protection, si vous accompagnez votre fidèle garde.

SARD. Non, Pania, cela ne peut être; éloigne-toi, et laisse-moi à ma destinée.

PAN. C'est la première fois que j'aurai désobéi; mais maintenant....

SARD. Tout le monde me brave donc aujourd'hui, et l'insolence dans mon propre palais imite la trahison à l'extérieur! Plus d'hésitation; ce sont mes ordres, mes derniers ordres. Veux-tu t'y opposer, *toi*, Pania?

PAN. Mais — cependant — ce n'est pas encore....

SARD. Eh bien, jure donc ici que tu obéiras quand je te donnerai le signal.

PAN. Mon cœur affligé, mais fidèle, vous le jure.

SARD. Il suffit. Maintenant, fais apporter des fagots, des pommes à pin, des feuilles flétries, et tous les combustibles qu'une étincelle peut embraser; qu'on apporte aussi du cèdre, des essences précieuses, des épices, de grandes planches pour former un vaste bûcher; qu'on y joigne de l'encens et de la myrrhe, car c'est un grand sacrifice que je veux offrir; tu feras disposer tous ces matériaux autour du trône.

PAN. Seigneur!

SARD. J'ai parlé, et tu as juré d'obéir.

PAN. Je vous serais fidèle sans l'avoir juré. *(Pania sort.)*

MYRR. Quel est votre dessein?

SARD. Tu connaîtras bientôt — ce que la terre n'oubliera jamais.

(Pania revient avec un héraut d'armes.)

PAN. Mon roi, au moment où j'allais exécuter vos ordres, on a amené devant moi ce héraut qui demande audience.

SARD. Qu'il parle!

LE HÉR. Le Roi Arbace....

SARD. Quoi! déjà couronné? Mais poursuis.

LE HÉR. Bélésès, le grand-prêtre sacré....

SARD. De quel dieu ou de quel démon? — De nouveaux autels s'élèvent avec de nouveaux rois. — Mais continue. Tu as été envoyé pour annoncer les volontés de ton maître, et non pour répondre aux miennes.

LE HÉR. Et le satrape Ofratanès.

SARD. Comment! il est des vôtres?

LE HÉR. *(montrant un anneau.)* Acquiers la certitude qu'il est maintenant dans le camp des vainqueurs; tu vois la bague qui lui sert de sceau.

SARD. C'est la sienne. Digne trio, en effet! Pauvre Salémène! tu es mort à propos pour ne pas voir une trahison de plus; cet homme était ton fidèle ami et mon sujet le plus dévoué. — Poursuis.

LE HÉR. Ils t'offrent la vie; tu seras libre de choisir ta résidence dans l'une des provinces éloignées; tu seras gardé et surveillé sans être captif, et tu couleras tes jours en paix; mais à condition que les trois jeunes princes seront livrés comme otages.

SARD. *(ironiquement.)* Les généreux vainqueurs!

LE HÉR. J'attends ta réponse.

SARD. Ma réponse, esclave! Depuis quand les esclaves ont-ils décidé du sort des rois?

LE HÉR. Depuis qu'ils sont libres!

SARD. Organe de la révolte! toi, du moins, tu recevras le châtiment dû à la trahison, quoique tu n'en sois que le représentant. — Pania, que du haut des remparts sa tête soit jetée dans les rangs des rebelles, et son corps dans le fleuve! Qu'on l'emmène!

(Pania et les gardes saisissent le héraut d'armes.)

PAN. Jamais je n'ai obéi à aucun de vos ordres avec plus de plaisir qu'à celui-ci. — Soldats, emmenez-le! Ne souillez point du sang d'un traître ce séjour de la royauté; mettez-le à mort hors de cette enceinte.

LE HÉR. Un mot seulement; roi, mes fonctions sont sacrées.

SARD. Et que sont donc les miennes, que tu oses me demander de les abdiquer?

LE HÉR. Je ne fais qu'exécuter les ordres que j'ai reçus. Le danger que me fait courir mon obéissance, un refus me l'eût également attiré.

SARD. Ainsi, des monarques d'une heure de durée sont

aussi despotiques que des souverains élevés dans la pourpre et placés sur le trône depuis leur naissance!

LE HÉR. Ma vie dépend d'un mot de ta bouche. La tienne (je le dis avec humilité), — il se peut que la tienne soit dans un danger non moins imminent; serait-il digne des derniers instants d'une race comme celle de Nemrod — d'ôter la vie à un héraut pacifique et désarmé, dans l'exercice de ses fonctions, et de fouler aux pieds, non seulement ce qu'il y a de plus sacré chez les hommes, mais ce lien plus saint encore qui nous unit aux dieux?

SARD. Il a raison. — Qu'on le laisse libre! — Le dernier acte de ma vie ne sera pas un acte de colère. — Approche, héraut; prends cette coupe d'or (*il prend sur une table une coupe d'or qu'il lui donne*); mets-y ton vin et pense à moi en la vidant; ou fonds-la en liugot, et ne songe qu'à son poids et à sa valeur.

LE HÉR. Je te remercie doublement, et pour m'avoir conservé la vie, et pour m'avoir fait ce don magnifique qui me la rend encore plus précieuse. Mais porterai-je une réponse?

SARD. Oui; je demande une heure de trêve pour réfléchir au parti que je dois prendre.

LE HÉR. Une heure seulement?

SARD. Une heure. Si à l'expiration de ce terme tes maîtres ne reçoivent pas d'autre réponse de moi, ils doivent en conclure que je repousse leurs conditions, et agir en conséquence.

LE HÉR. Je ne manquerai pas de transmettre fidèlement ta volonté.

SARD. Écoute! encore un mot.

LE HÉR. Quel qu'il soit, je ne l'oublierai pas.

SARD. Présente mes compliments à Bélésès, et dis-lui que dans un an je lui donne rendez-vous.

LE HÉR. En quel lieu?

SARD. A Babylone. C'est de là du moins qu'il viendra me rejoindre.

LE HÉR. Tu seras ponctuellement obéi. (*Le héraut sort.*)

SARD. Pania! — c'est maintenant, mon fidèle Pania! — hâte-toi d'exécuter mes ordres.

PAN. Seigneur, — les soldats s'en occupent déjà; les voici qui viennent.

(Des soldats entrent et construisent un bûcher autour du trône.)

SARD. Plus haut, mes braves; mettez-y plus de bois; faites que les fondements du bûcher soient tels qu'il ne s'éteigne pas faute d'aliments, et qu'aucun secours officieux ne puisse l'éteindre. Que le trône en forme le centre: je ne veux le laisser aux nouveaux venus qu'embrasé d'un feu inextinguible. Arrangez-le tout comme s'il s'agissait d'incendier une forteresse de nos ennemis invétérés. Maintenant il prend quelque apparence! Qu'en dis-tu, Pania? ce bûcher sera-t-il suffisant pour les funérailles d'un roi?

PAN. Oui, et pour celles d'un royaume. A présent, je vous comprends.

SARD. Et tu ne me blâmes pas?

PAN. Non. — Permettez seulement que je mette le feu au bûcher, et que j'y monte avec vous.

MYRR. Ce devoir me regarde.

PAN. Une femme!

MYRR. C'est le devoir d'un soldat de mourir *pour* son souverain: c'est celui d'une femme de mourir avec celui qu'elle aime.

PAN. Voilà qui est étrange!

MYRR. Moins rare, Pania, que tu ne l'imagines. Vis cependant. Adieu, le bûcher est prêt.

PAN. Je rougirais de laisser mon souverain avec une femme seulement pour partager sa mort.

SARD. Un trop grand nombre déjà m'ont précédé dans la tombe. Pars, va t'enrichir!

PAN. Et vivre misérable!

SARD. Songe à ton serment: — il est sacré et irrévocable.

PAN. Puisqu'il en est ainsi, adieu!

SARD. Cherche bien dans mon appartement; emporte sans scrupule tout l'or que tu y trouveras; rappelle-toi que ce que tu y laisseras sera pour les esclaves qui me tuent. Quand tu

auras tout mis en sûreté sur tes barques, au moment où tu quitteras le palais, fais retentir dans les airs le son prolongé de la trompette. Les bords du fleuve sont trop éloignés, le bruit de ses flots est trop grand maintenant, pour que le signal donné sur ses rives puisse être porté par l'écho jusqu'ici. Fuis alors avec tes compagnons, mais en détournant la tête de ce côté; suis le cours de l'Euphrate : si tu arrives dans la Paphlagonie, où la reine est en sûreté avec ses trois fils à la cour de Cotta, dis, dis-lui ce que tu as vu en parlant, et prie-la de se rappeler ce que j'ai dit lors d'une séparation encore plus douloureuse.

PAN. Donnez-moi votre main royale, que je la presse une fois encore sur mes lèvres, ainsi que ces pauvres soldats qui se pressent autour de vous, et qui voudraient mourir avec vous!

(Les soldats et Pania entourent Sardanapale, et baisent sa main ainsi que les pans de sa robe.)

SARD. Mes meilleurs et mes derniers amis ! n'énervons pas mutuellement nos courages ! Partez sans délai ; les adieux doivent être prompts, quand c'est pour toujours, si l'on ne veut qu'ils changent les moments en éternité, et qu'ils trempent de larmes les derniers grains douloureux du sablier de la vie. Partez et soyez heureux ! Croyez-moi, je ne suis pas à plaindre maintenant ; ou, si je le suis, c'est bien plus pour le passé que pour le présent ; quant à l'avenir, il est entre les mains des dieux, s'il en existe : je le saurai bientôt. Adieu, — adieu ! (Pania et les soldats sortent.)

MYRR. Ces hommes étaient fidèles : c'est une consolation pour nous que nos derniers regards puissent tomber sur des visages amis.

SARD. Et sur des visages charmants, belle Myrrha ! — Mais écoute-moi ! le terme fatal s'approche : — si en ce moment tu éprouves une répugnance secrète à t'élancer dans l'avenir, à travers les flammes de ce bûcher, parle : pour avoir cédé à ta nature, je ne t'en aimerai pas moins, peut-être même davantage ; et tu as encore le temps de fuir.

MYRR. Allumerai-je l'une des torches entassées sous la lampe qui brûle éternellement devant l'autel de Baal, dans la salle voisine ?

SARD. Oui. Est-ce là ta réponse ?

MYRR. Tu vas voir. (Myrrha sort.)

SARD. (seul). Elle est inébranlable ! O mes pères ! vous que je vais rejoindre, purifié peut-être par la mort de quelques-unes des grossières souillures de la nature matérielle, je n'ai pas voulu que des esclaves révoltés déshonorassent par leur présence votre antique demeure. Si je n'ai pas conservé votre héritage tel que vous me l'avez légué, du moins ce palais, qui en contient une portion brillante, vos trésors, vos armes consacrées, vos archives, vos monuments, vos trophées, dont ils auraient paré leurs triomphes, tout cela, pour vous le rendre, je l'emporte avec moi dans cet élément destructeur, image la plus vraie de l'âme, en ce qu'il laisse le moins de traces des matières consumées par son action dévorante. — La clarté de ce grand bûcher funéraire de la royauté ne sera pas seulement une colonne de fumée et de flammes, un phare éphémère à l'horizon, pour n'offrir ensuite qu'un monceau de cendres. Non, non, ce sera une leçon pour les siècles, pour les nations rebelles, pour les princes voluptueux. Le Temps couvrira de l'oubli les annales de plus d'un peuple, les exploits de plus d'un héros ; il anéantira plus d'un empire, à l'instar de ce premier des empires ; mais il respectera mon dernier acte, pour l'offrir comme un problème que peu oseront imiter, que nul n'osera mépriser ; et peut-être cet exemple détournera-t-il plus d'un roi d'imiter une vie qui m'a conduit à une telle fin.

(Myrrha revient avec une torche dans une main et une coupe dans l'autre.)

MYRR. Vois, j'ai allumé le flambeau qui doit éclairer notre vol vers les astres.

SARD. Et la coupe ?

MYRR. Il est d'usage dans ma patrie de faire une libation aux dieux.

SARD. Et dans la mienne de faire une libation aux hom-

mes ; c'est une coutume que je n'ai pas oubliée ; et, quoique seul, je viderai une coupe en mémoire de tant de banquets joyeux.

(Sardanapale prend la coupe, qu'il renverse après avoir bu, et s'écrie en voyant tomber une goutte :)

Cette libation est pour l'excellent Bélésès !

MYRR. Pourquoi le nom de cet homme se présente-t-il à ta pensée, plutôt que celui de son complice en scélératesse ?

SARD. L'un n'est qu'un soldat, un instrument, une sorte d'épée vivante dans la main d'un ami ; l'autre fait jouer les fils de cette marionnette guerrière ; mais je les bannis de mon souvenir. — Un moment encore, ma Myrrha ! Est-ce librement et sans crainte que tu m'accompagnes ?

MYRR. Crois-tu donc qu'une fille grecque n'osera pas faire pour l'amour ce que fait une veuve indienne pour obéir à l'usage ?

SARD. Alors, nous n'attendons plus que le signal.

MYRR. Il tarde bien à retentir.

SARD. Allons, adieu ! un dernier embrassement !

MYRR. Viens ; mais ce n'est pas le dernier, il en reste un encore.

SARD. Il est vrai : le feu mêlera nos cendres.

MYRR. Oui, mes cendres se mêleront aux tiennes, pures comme mon amour pour toi, dégagées des souillures de la terre et des passions terrestres. Une seule pensée m'afflige.

SARD. Laquelle ?

MYRR. C'est qu'aucune main amie ne recueillera nos deux poussières dans une urne commune.

SARD. Tant mieux ; mieux vaut qu'elles soient dispersées dans l'air et jetées à tous les vents que d'être souillées par le contact des mains de traîtres et d'esclaves. Dans ce palais en flammes, dans les ruines fumantes de ces gigantesques murailles, nous laissons un monument plus imposant que l'Égypte n'en a construit dans ces montagnes de briques amoncelées par elle pour servir de tombeaux à ses rois ou à ses bœufs ; car on ne sait encore si ces pyramides orgueilleuses sont destinées à leurs monarques ou à leur bœuf-dieu Apis :

étranges monuments, qui ont perdu le souvenir du motif qui les érigea !

MYRR. Adieu donc, ô terre ! et toi, le plus beau lieu de la terre, adieu, Ionie ! Puisses-tu toujours être libre et belle ! et que jamais les calamités n'approchent tes rivages ! Ma dernière prière a été pour toi, tu es aussi mes dernières pensées, hormis une seule.

SARD. Et celle-là ?

MYRR. Elle est pour toi.

(La trompette de Pania se fait entendre.)

SARD. Écoute !

MYRR. *Maintenant !*

SARD. Adieu, Assyrie ! je t'aimais, ô ma terre natale ! terre de mes aïeux ! je t'aimais plus comme ma patrie que comme mon royaume ; je t'ai rassasiée de paix et de plaisirs ; et voilà ma récompense ! A présent, je ne te dois rien, pas même un tombeau. (*Il monte sur le bûcher.*) Maintenant, Myrrha !

MYRR. Es-tu prêt ?

SARD. Comme la torche que tu tiens.

(Myrrha met le feu au bûcher.)

MYRR. Le bûcher est allumé ! Je viens.

(Au moment où Myrrha s'élance dans les flammes, la toile tombe.)

NOTES

DES CINQ ACTES DE SARDANAPALE.

¹ Parvenu à la vieillesse, me connaissant moi-même, et appréciant mes travaux à leur juste valeur, je ne puis songer, sans un sentiment de reconnaissance et de défiance de moi-même, aux termes dans lesquels est conçue cette dédicace ; je ne puis les interpréter autrement que comme le généreux hommage d'un esprit supérieur, non moins original par le choix de ses sujets que par la manière de les traiter. GOETHE.

² Environ deux milles et demi.

³ Athénée fait monter ces trésors à plusieurs myriades de talents d'or et autant de talents d'argent. Cette somme est évidemment exagérée, car on se perdrait à l'évaluer en chiffres ; cependant l'exagération même d'Athénée prouve que ces trésors devaient être considérables. ROLLIN.